

## Né en mil neuf cent trente-neuf

Michel Garneau

Volume 5, Number 2 (26), March–April 1963

Jeune littérature... Jeune révolution

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30212ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Garneau, M. (1963). Né en mil neuf cent trente-neuf. *Liberté*, 5(2), 113–118.

## NE EN MIL NEUF CENT TRENTE-NEUF...

(né en mil neuf cent trente-neuf  
j'accède aux souvenirs en quarante cinq)

J'ai en main un jonc que le temps forge et fond  
et un amour de fond d'avant le calme  
mais j'ai aussi malaise aux vêtements et corps.

de toutes libertés me vois responsable  
quand je veux assumer la mienne  
et ceux des autres qui consciencent de la mienne  
me font apparaître ma province  
mais je sens autour mes pays d'hommes;  
deux langues chantent en moi  
et la pensée fait son bruit de langage,  
qui mal décalque mon amour et mon désarroi,  
qui est mon espoir et ma trahison.  
d'autres parlent mieux que moi  
et leur fraternité me hèle  
et je ne veux pas crier  
si je chante c'est malgré moi  
pour que le chant m'aide à parler  
parce que des hommes ont fait voix  
je veux y faire moi aussi  
avec ce de ma vie qui est même que chez ceux-ci  
qui ont pris branches chez le silence.  
que l'amitié soit mon rythme  
mon air d'aller mon crawl  
et rouge mon verre de vin  
et verte ma guitare  
l'amour ma mère-laine  
mon erre et ma nagée  
mon eau-mère et mon oriflamme  
à célébrer prise de terre.  
même si je suis mauvais amour et mauvaise amitié

et de chant méprisable et porte haine  
même si je dis la vie m'appartient  
comme on dit quand on désire  
je garde goût de ce choix  
et mémoire exigeante;  
mon moi c'est cheval de mon chevalier  
mon moi moule le vent  
je suis ma propre rossinante  
ma haricelle et mon beaudet  
je suis l'âne de moi-même et son chardon.

mon germe de mort je le nourris  
de feu de fer de mémoire  
je le surveille d'un oeil riverain  
je l'enchausse d'une main sourcière  
et je le gave de paysages  
appontés par les hommes:  
gouffres sous un train,  
trois jours dans une île  
qu'on déchire en camion  
d'un seul soleil  
mon pays jamais trop grand  
qu'on ne puisse prendre tout un été  
pour ne pas le voir  
et Pierrot, mon ami Pierrot  
quand j'avais douze ans  
qui chantait avec moi  
au vrai clair de la lune  
à cap-aux-corbeaux

quand j'avais dix ans, huit ans  
toujours j'étais blessé  
par les berges de ma rivière  
festonnées de tessons,  
par les murs de notre maison  
encore fleuris de clous de six pouces  
parce qu'elle était d'été

la mort diffuse en moi  
l'écoutais au plus loin de moi bruire

je commençais de pleurer longtemps avant  
le commencement de la douleur  
et finissais bien avant qu'elle ne se taise;  
je traitais mes pansements en frères  
et compagnonnage rude jusqu'à la saleté  
j'aimais mieux le pansement que la blessure  
déjà  
plus tard j'ai mieux aimé mon canot  
que ma rivière  
c'était le commencement de la mort en dehors  
quand elle m'habitait c'était avant les souvenirs  
comme par la foudre sur un arbre sur moi  
comme sur la vieille voisine qui ne voulait pas  
que son linge à sécher fût empluvié.  
puis j'ai vu qu'un autre enfant presque un ami  
puisse mourir sur son bicycle sous une auto  
une petite fille avoir la tête écrasée  
par la roue d'un autobus qui la voyageait d'ordinaire.

en même temps je connus que  
par le dieu par le diable et le corbillard  
et par une guerre dont on m'avait dit  
qu'elle avait beaucoup tué pour la liberté  
et par les blessures et les maladies  
dont je ne mourrais jamais  
la mort était vraiment du monde des adultes  
que sa laideur était la leur mais belle pour moi  
elle me devint aussi petite noire et fixe  
puis énorme habitant ce monde qui me venait  
puis pour moi seul encore ferme dure compacte  
un point donné, donné pour vrai  
un caillou m'attendant quelque part dans lequel  
je roulerais sur une pente finie comme toujours  
cent deux mille images mais toujours  
d'un noyau dont je subirais l'éclatement  
sans le voir sans le vouloir ou même le savoir  
et elle n'a rien à voir avec le suicide.  
ni chair ni oiseau le suicide ni mort ni vie:  
un geste purement humain  
et du dieu dont on m'obligea

je n'ai gardé que l'horreur de son incarnation  
et l'idée que toute vie n'est pas humaine  
et le mot âme dégangé  
je m'en sers encore parfois.

mort étrangère et mort adulte  
ne suis pas familier avec le cadavre.  
ne me connais que de vie  
dieu la mort

connaîtrai pas dieu  
hors de ma conscience dieu la mort  
entre en moi corps de la vie  
tu t'arrangeras avec Dieu la mort  
moi je suis unique et seul  
et vie tu n'es pas mon dieu  
tu es mon corps et je te plains et  
je t'aime et j'y tiens à mon pouls rouge  
à mon souffle bleu et blanc  
et à mes mains qui augurent  
des amours de corps partageants.  
beau corps de la vie  
vis-moi vis-moi comme je veux te vivre  
et je ne te trahirai pas.  
je sais ce que je vis  
je m'aime  
au-dessus de la morale je me garde  
parce que j'aime  
une femme et ses antres et notre fille  
les quatre saisons que nous avons déjà  
l'air qu'a le fer quand il prend feu  
et les autres éléments qui nous font lieux  
e par plaisir de notre corps  
je serai meilleur et travailleur  
poète poétant et chanteur chantant  
et comme l'alcool m'aime  
me tiendrai sobre pendant des mois  
je mangerai moins pour manger mieux

et je ne commence qu'à penser aux autres  
qu'à m'armer pour sentir la terre

et c'est encore la mort qui m'étoupe  
qui me renfle et me ballaste  
qui me souffle le silence  
qui me souffle et me soud  
et me portage vers le partage  
je ne serai pas seul à mourir comme à vivre  
je ne cherche plus le sable  
ni dans le ciment ni dans le verre  
ni dans l'absence de clairières  
ni même dans le vent  
il y a de l'eau dans mes artères  
et du diamant et le sable est partout  
et le sang de mon oeil a besoin de lumière;  
dans mon corps est une mort  
en grand besoin de ma vie  
qui me bonde et me fermente en l'humain.  
nous travaillons des routes pour prendre la terre  
mais vivre c'est rivières  
qui sont aux ruisseaux  
qui montent aux moulins  
qui veulent des chemins  
car la terre est à l'homme  
et l'homme a faim de faire  
de recevoir et de se transformer  
et j'ai soif et faim comme misère  
dans le plaisir d'être et de durer  
mais les rivières sont au monde  
et les chemins sont au pays  
et les pays aux villes  
qui commencent la guerre  
et l'homme n'a que rivières  
dans ses veines pour en mourir  
et il faut encore des ponts sur ses rivières  
pour les chemins vers les moulins  
car l'homme a mal de faire.

(je suis sentier et puis frontières  
et vous m'êtes tous rivières  
et peupliers de mes rives...  
je voudrais que vous m'aimiez...)

je suis seul comme un mystère  
que je me flambe le corps  
ou me braise l'existence;  
ma solitude est grande comme le monde  
en moi de votre présence  
humains riverains de ma conscience;  
je suis unique et je me perds  
si je ne parle liberté  
qui n'est pas plus mystère que l'été  
je suis unique et je me trouve  
à la curée de la pensée  
belle amère de remédier

j'aimais les dangers de l'été et les pansements  
mais je ne risque plus mon corps.  
contre le chenil du quotidien  
et le cloître d'une seule vie  
n'y a recours que travailler;  
je veux vivre et je me vois penser.  
le social me chaule et me sépulcre  
et la liberté me tient en ville  
et ma prison m'éveille;  
si je rêve c'est de chanter  
que je vis ce que je vois  
et que je le suis aussi  
si je chante c'est pour parler  
et pas papillons pas même étés de lions  
batterie d'étoiles ou ressac de pollen  
mais d'ici et d'aujourd'hui.

*Michel GARNEAU*